

LYNCH, Robert – *The Partition of Ireland, 1918-1925*. Cambridge, Cambridge University Press, 2019, 248 p.

Le livre de Robert Lynch, historien spécialiste des premières années de l'Irlande du Nord, entre doublement en résonance avec notre actualité. En effet, le Brexit replace la délicate question de la frontière irlandaise sur le devant de la scène diplomatique et médiatique, au moment même où l'on s'apprête à commémorer le centenaire de la séparation entre l'État Libre d'Irlande (devenu République en 1949) et l'Irlande du Nord (demeurée au sein du Royaume-Uni).

« While the division of the island into two antithetical states represents the most fundamental change in twentieth-century Ireland », écrit l'auteur, « partition as a topic sits very much on the periphery of historical scholarship » (p. 5). À ses yeux, l'historiographie s'est concentrée sur le devenir des deux États, mais a négligé leur genèse, comme si l'instauration d'une frontière allait de soi, tant la singularité de l'Ulster faisait figure d'évidence. Or, rappelle-t-il, à la veille de la Grande Guerre « the word partition was virtually non-existent in debates of the time » (p. 70) et jusqu'en 1918 la séparation n'était qu'une option, envisagée sans enthousiasme par les nationalistes comme par les unionistes, pour résoudre la grave crise qui secouait le nord-est de l'île depuis 1912. Ainsi, Lynch réexamine rigoureusement et de manière convaincante le processus historique incertain qui a mené à la partition. Celle-ci est présentée non comme un aboutissement, mais comme l'origine de nouveaux problèmes, sans avoir réglé les plus anciens. La démonstration, en trois temps et neuf chapitres, se concentre sur la période entre l'immédiat après-guerre et 1925, année de l'établissement de la frontière telle que nous la connaissons. L'ensemble repose sur un vaste corpus (archives irlandaises, nord-irlandaises et britanniques, débats parlementaires, périodiques, brochures, récits de voyageurs, etc.), dont on pourra regretter qu'il ne soit pas mieux identifié, dans une section dédiée en fin de volume.

La première partie, « The Origins of Partition », pose efficacement le cadre de la question d'Ulster, province où la majorité unioniste refusait, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, toute idée de souveraineté politique pour l'Irlande. L'auteur apporte ensuite un éclairage sur le tournant des élections générales de 1918 qui, à l'échelle de l'île, a renforcé la territorialisation des deux patriotismes. Si la partition n'était pas à l'agenda des partis, la campagne a exacerbé les tensions et essentialisé les positions. Sous pression et faute d'un meilleur accord, Londres adopte en décembre 1920 le Government of Ireland Act, un texte de compromis conçu comme transitoire, qui entérine en fait la division de l'Irlande sur le long terme. Lynch accentue donc la portée historique de cette loi, restée dans l'ombre du traité anglo-irlandais de 1921 qui a mis fin à la guerre d'indépendance et qui a annoncé la naissance de l'État Libre.

Les chapitres qui composent la deuxième partie envisagent « The Process of Partition ». L'auteur y est attentif à l'expérience des acteurs, du sommet à la base de la pyramide sociale, face aux changements institutionnels. Il analyse notamment la diversité des réactions populaires — soutien, rejet, passivité, protestations — et souligne le niveau très élevé de violence, caractéristique des années 1920-1922, en particulier en Irlande du Nord. La violence quotidienne, « making partition a

traumatic experience » (p. 107), marquée par les passages à tabac, les meurtres sectaires et les expulsions forcées de civils, s'est cristallisée à Belfast et dans les régions frontalières où l'IRA s'est déployée. Cette « violence sale » a difficilement trouvé sa place dans les discours fondateurs et justificateurs des deux États que Lynch s'emploie à déconstruire. En Ulster, le ciment identitaire unioniste repose alors sur la fièvre obsidionale (*siege mentality*) de la population face à la menace perçue du Sud nationaliste. Les nouveaux dirigeants ont mobilisé géographes, archéologues et historiens pour « naturaliser » la frontière, inventer « a distinctive Ulster folklore » (p. 221) et écrire l'impossible enracinement historique d'un territoire dont les limites géographiques de 1920 n'avaient jamais été pensées. La fin de la période « transitoire » inaugurée par le Government of Ireland Act intervient avec les élections législatives de mai 1921 et l'inauguration, un mois plus tard, du Parlement d'Irlande du Nord où les élus nationalistes refusèrent de siéger.

Dans la troisième partie, « The Legacies of Partition », Lynch développe deux dossiers épineux qui illustrent, à court et à plus long terme, l'incapacité du plan de partage à résoudre les problèmes à l'échelle de l'île. Le premier concerne le sort des minorités, nationaliste et unioniste, de part et d'autre de la frontière. « Minorities were treated at best with suspicion by their new hosts or at worst actively suppressed » (p. 166), ce qui a eu pour effet de créer une situation particulièrement délicate pour les catholiques/nationalistes d'Irlande du Nord qui représentaient environ un tiers de la population de la région. De 1912 à 1925, entre 50 000 et 80 000 d'entre eux ont quitté l'Ulster pour rejoindre le Sud. Selon l'auteur, ils ont été les principales victimes de l'échec du plan de partition, mais leur trajectoire a été négligée par l'historiographie, ce qui explique le nombre important de pages qui leur sont consacrées dans le livre. Lynch détaille notamment l'expérience des réfugiés en provenance de Belfast au cours du printemps et de l'été 1922, globalement mal reçus et bientôt eux-mêmes pris dans la tourmente de la guerre civile qui affecte l'État Libre. L'autre grand dossier de la troisième partie est celui du tracé définitif de la frontière, serpent de mer qui a miné le processus depuis ses débuts. En 1924, une commission (Boundary Commission) est nommée pour régler le problème en respectant les vœux des habitants. Entre hésitations et lenteurs, et après de longues négociations, les ajustements annoncés en octobre 1925 se sont révélés minimes et très décevants du point de vue des nationalistes.

Avec *The Partition of Ireland*, Lynch offre une étude à la fois neuve et documentée de ce moment charnière, longtemps sous-étudié, de l'histoire irlandaise. Le déficit historiographique constaté est cependant en voie d'être comblé, à la faveur du centenaire de l'événement et de la parution des ouvrages de Cormac Moore (*Birth of the Border. The Impact of Partition in Ireland*, 2019) et Alan Parkinson (*A Difficult Birth. The Early Years of Northern Ireland, 1920-25*, 2020). La force du livre réside dans sa capacité à embrasser de multiples points de vue, dans son intérêt pour les négociations au sommet comme pour les réactions à la base et les conséquences pour la population, et enfin dans son intégration, c'est à souligner, des deux versants (Nord et Sud) de la question dans une perspective comparée. L'auteur montre aussi à quel point la contingence et le temps court (« a combination of circumstance and political expediency », p. 57) sont à considérer

pour saisir le processus confus et chaotique qui a conduit à la partition. Il interroge à juste titre l'homogénéité présumée de chacun des territoires, argument ultime avancé à l'époque pour justifier la séparation comme remède aux maux de l'Irlande. Un discours qui masque, selon Robert Lynch, la réalité de sociétés elles-mêmes traversées par des divisions et des antagonismes qui n'ont ensuite cessé de façonner l'histoire de l'île au XX<sup>e</sup> siècle.

Laurent Colantonio  
*Université du Québec à Montréal*

LUBY, Brittany – *Dammed: The Politics of Loss and Survival in Anishinaabe Territory*. Winnipeg: University of Manitoba Press, 2020. 256 p.

Brittany Luby's *Dammed* is a fine-grained, intimate, and highly readable analysis of the impact of hydroelectric development on Anishinaabe communities in the Lake of the Woods–Winnipeg River watershed. Luby unpacks the ways that the costs of governmental infrastructure projects were disproportionately borne by those who lived in Treaty 3 territory—the Dalles 38C Indian Reserve, specifically—while the benefits flowed elsewhere. Power dams such as Norman and Whitedog Falls threatened the traditional lifeways of the Anishinabeg—fish, blueberries, ice roads, *manomin* (wild rice)—which were formally criminalized or informally circumscribed. But they were not passive victims, and *Dammed* foregrounds their adaptation and resistance strategies.

Luby blends oral history and archival research with firsthand experience, including a process that the author calls “presence-ing” (p. 14). She rejects full objectivity as an “academic construction” borne of a Western worldview. A helpful “Note on Sources” is included at the end of the book. Luby clearly reverses the centre/periphery dyad: from the perspective of government officials in Toronto and Ottawa, the Lake of the Woods watershed was the periphery; in the Anishinaabe worldview, this basin was the centre.

Early on, *Dammed* establishes the processes that led to the creation of Treaty 3 reserves. For a confluence of reasons, and in distinction to other parts of Ontario, the First Nations there were initially able to mostly hold onto and maintain control over their water resources. But this was short-lived. After the growth of hydropower and rise of Ontario Hydro, First Nations water resources in the Lake of the Woods basin were recast by the state as outside of the borders and jurisdiction of the reserves. The author reveals ways that Anishinabeg resisted, including relocation, and “maintained competing definitions of space—particularly their interconnectedness with water” (p. 38).

Luby gets into the ways that dams affected ice road mobility in the early twentieth century. Experiential knowledge about the reliability of ice routes was changed by water control infrastructure, while the inability to rely on these roads in the same way had various ripple effects for local subsistence strategies. Chapter 2